

et même hollandais, que la naissance du Roi de Rome devait nécessairement inspirer. Plus de cinq cents pièces furent imprimées, signées et publiées dans deux gros volumes ayant pour titre : *Hommages poétiques à Leurs Majestés Impériales et Royales, sur la naissance de leur auguste fils Sa Majesté le roi de Rome*. Aucun de ces concurrents, il est vrai, n'obtint les prix de poésie française, parce qu'ils furent tous deux décernés à de jeunes écoliers : le premier fut remporté par Barjaud de Montluçon, âgé de seize ans, et le second par M. Casimir Delavigne, à peu près du même âge, et l'un et l'autre élèves du lycée Napoléon.

Quand l'empereur apprit le résultat de ce concours et la position des deux lauréats :

— Vraiment ! s'écria-t-il en se frottant les mains, ce sont deux élèves de mon lycée qui ont été couronnés? . . . Je veux qu'on me présente ces deux petits messieurs-là !

Puis, après un moment de réflexion, et comme cherchant quelques souvenirs, il ajouta :

— Mais ne leur dois-je pas une visite? . . . Oui, je me le rappelle. . . Il y a longtemps ; c'était après mon retour de Milan . . . Ma foi, c'est le cas ou jamais : j'irai demain.

Le lendemain, lorsqu'un bruit inaccoutumé de chevaux et de voitures signala l'arrivée de Napoléon dans la grande cour du collège, tous les élèves, rangés dans une grande salle qui avait été disposée à cet effet, battirent des mains, et une rougeur subite colora tous les visages lorsqu'une voix annonça : *l'Empereur ! . . . Un vivat* assourdissant le salua.

— Bonjour, bonjour, messieurs, dit Napoléon, visiblement ému de cette réception.

S'étant ensuite approché des deux lauréats, que le proviseur lui présenta, et après les avoir rassurés par un regard plein de bienveillance, il dit à Barjaud de Montluçon.

— C'est donc vous, mon jeune ami, qui avez su mériter le premier prix ?

— Oui, sire, répondit Barjaud en baissant les yeux.

Je vous en félicite bien sincèrement. On m'a lu vos vers ; mais si vous voulez me les réciter vous-même, je les entendrai encore avec plus de plaisir. Vous devez facilement vous les rappeler. . . Allons, un peu de hardiesse, je vous écoute.

Le jeune élève commença. A chaque instant, Napoléon faisait un signe de tête approbatif (1) ; et lorsque Barjaud eut

(1) Voici quelques strophes de cette ode, en quelque sorte inédite, puisqu'elle n'existe dans aucun recueil imprimé :

« Quels froids religieux assiègent cette enceinte ?  
Pour qui montent les vœux de la prière sainte ?  
La voûte retentit de solennels concerts,  
L'airain sacré résonne, et l'écho qui s'éveille  
Apporte à mon oreille  
La voix du bronze en feu qui gronde dans les airs.

« O France ! quels moments de bonheur et de joie !  
Quel heureux avenir à tes yeux se déploie !  
L'éclat du plus beau jour brille sur tes enfants . . .  
Tout fier d'un rejeton qui croît sous son ombrage,  
Le cèdre au vert feuillage  
Laisse voir, des forêts, ses rameaux triomphants.

« Rome, relève-toi plus brillante et plus fière,  
Jette tes vêtements tout souillés de poussière ;  
Viens t'asseoir de nouveau sur le trône des arts,  
O Rome, ne dis plus que ta gloire est passée ! . . .  
Ta splendeur effacée  
Reprend tout son éclat sous de nouveaux Césars.

« Couché sous les débris du Capitole antique,  
L'aigle romain s'arrache au sommeil léthargique.  
Qui jadis l'enchaîna dans ses temples déserts :  
Il agite son aile, il frémit d'espérance,  
Et l'aigle de la France  
L'invite à s'élanter dans l'empire des airs.

achevé, malgré la recommandation qui avait été faite aux élèves, par les professeurs, de garder un silence absolu, cédant à leur entraînement et à leur amitié pour un camarade dont ils s'enorgueillissaient, ceux-ci firent entendre une triple salve d'applaudissements : Napoléon en avait lui-même donné le signal. Le calme rétabli, l'empereur dit à M. Casimir Delavigne :

— Vous, mon petit ami, qui avez obtenu le second prix, que puis-je faire pour vous ?

Le jeune poète, qui n'avait pas de fortune et qui devait être un jour le soutien de sa famille, répondit d'une voix timide :

— Sire, je demande à Votre Majesté d'être exempté de la conscription.

A ces mots, Napoléon fronça légèrement le sourcil, et, après avoir hoché la tête, il répondit assez laconiquement :

*Accordé !* Puis, se retournant vers Barjaud, il répéta :

— Et vous, jeune homme, que me demanderez-vous ?

La poitrine haletante, l'œil en feu, Barjaud répondit d'une voix haute et assurée : Sire, l'honneur d'être admis bientôt dans votre brave armée !

Bien ! bien ! jeune homme ! s'écria Napoléon en saisissant la main de Barjaud, qu'il pressa à plusieurs reprises ; oui, mon ami, à bientôt, je ne vous oublierai pas ; à votre âge, Homère, lui aussi, m'eût demandé une épée !

On sait avec quel talent M. Casimir Delavigne se rendit plus tard l'interprète des douleurs de la France après le désastre de Waterloo. Quant à Barjaud de Montluçon, le souvenir de la visite et des paroles de Napoléon avait laissé dans son âme une de ces impressions qui ne s'effacent jamais. Au commencement de 1813, il écrivit à l'empereur et lui demanda l'exécution de sa promesse. Admis dans les tirailleurs de la jeune garde, avec un brevet de lieutenant, il se couvrit de gloire à Lutten et à Bautzen ; déjà même il avait obtenu, par sa bravoure, le grade de capitaine avec la décoration de la Légion d'Honneur, lorsque, dans une charge à la baïonnette qu'il fit à la tête de sa compagnie, à Leipzig, il tomba mort, atteint de deux balles qui lui traversèrent la poitrine. En apprenant cette nouvelle, Napoléon s'écria douloureusement :

— Mon pauvre Barjaud ! La France y perd peut-être un grand poète ; mais moi j'y perds certainement un ami et un brave officier.

L'effet de l'alliance de Napoléon avec la maison de Lorraine avait été d'amener un refroidissement entre lui et l'empereur de Russie. Dès 1810, ce dernier, qui voyait l'empire de Napoléon s'approcher de lui comme un océan qui monte, avait augmenté ses armées et renoué ses relations avec la Grande-Bretagne. Toute l'année 1811 se passa en négociations infructueuses qui, au fur et à mesure qu'elles échouaient, rendaient la guerre de plus en plus prochaine et de plus en plus probable ; mais le 9 mars 1812, Napoléon ayant quitté Paris après avoir ordonné au duc de Bassano de remettre les passeports au prince Kourakin, ambassadeur du czar, il n'y eut plus à s'y méprendre : la guerre était commencée même avant d'avoir été déclarée. L'impératrice Marie-Louise rejoignit Napoléon à Dresde, où il était allé pour visiter sa famille. Après être resté quinze jours dans cette capitale de la Saxe, et y avoir fait jouer, selon la promesse qu'il avait faite à Paris, Talma et mademoiselle Mars devant un parterre de rois, il quitta Dresde, et arriva à Thorn le 2 juin, en annonçant son arrivée en Pologne par une proclamation datée du quartier général de Wilkowsky, le 22 du même mois.

La grande armée qu'allait conduire Napoléon en personne était la plus belle, la plus nombreuse et la plus aguerrie qui fût au monde. Elle était divisée en quinze corps, comman-

« Ils s'envolent tous deux des champs de la victoire ;  
Ils ont associé leur essor et leur gloire ;  
Mais l'aigle des Romains s'étonne, à son réveil,  
Qu'un autre ait su monter au séjour du tonnerre,  
Et, planant sur la terre,  
Soutienne mieux que lui les regards du soleil ! »